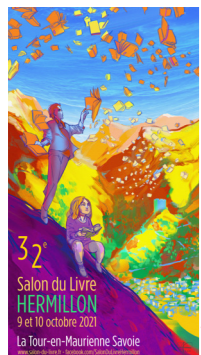


Concours 2021 : Recueil de nouvelles primées et coups de cœur





Sommaire

Introduction

Nouvelles "Écrire son territoire"

No Pasaran	Premier prix	4
Couds-leur	Deuxième prix	6
Terre d'oc	Troisième prix	9
Trilogie	Coup de cœur d'Arlette	12
Notre territoire	Coup de cœur de Daniel	15
Voyage (imaginaire) en Chablais	Coup de cœur de Jacqueline	17
Eux	Coup de cœur de Josette	19
Sous la brume	Coup de cœur de Micheline	20

Nouvelles "Ré-enchanter le patrimoine industriel"

Danielle, Céleste et Suzanne	"Section Lycée Paul Héroult Saint-Jean-de-Maurienne"	22
Un Futur incertain	Premier prix	25
L'amour trafiqué	Deuxième prix	27

Règlements	30
------------	----

Remerciements	32
---------------	----

Le mot de la marraine	33
-----------------------	----

pages

INTRODUCTION

Le concours était ouvert du 1er mars au 31 juillet (date limite de dépôt des œuvres).
En 2021, deux thèmes ont été proposés :

- **"Écrire son territoire"** pour tout public
Les confinements ont bouleversé nos vies et ont changé nos regards. Notre rapport à notre territoire en a-t-il été modifié ? Comment voir son territoire, comment l'apprécier ? Quelles perceptions, quelles représentations, quels imaginaires, quels récits de votre territoire peuvent alors émerger ?
- **« Ré-enchanter le patrimoine industriel »** dans le cadre du projet #couleurmaurienne.

La remise des prix a eu lieu, dans le cadre du Salon du Livre, le dimanche 10 octobre 2021.

Les nouvelles des lauréats et coups de cœur sont regroupées dans ce livret.
Les textes qui suivent vous sont transmis dans leur intégralité, sans aucune correction orthographique de notre part.

Titre : **No Pasaran !**

Auteur : **Loys Dupuy**
France, 83 Var

— Ce n'est pas une façon d'agir, Monsieur Dupré ! Accueillir les gens à coup de fusil quand on n'est pas d'accord, ça ne se fait pas ! Heureusement il n'y a pas eu de blessés !

— Ça ne risquait pas : j'avais fabriqué des cartouches au gros sel ! Mais il faut me comprendre, Monsieur le juge : je ne céderai jamais mes terres. Jamais ! Vous m'entendez ! ...

De forte corpulence, le vieil homme dégageait une impression de fermeté. Son visage portait l'empreinte de l'âge et du soleil que venaient adoucir des yeux d'un bleu intense. Sa voix était claire, assurée ; il se tenait droit comme un i. Il avait haussé le ton, criant presque en fixant d'un regard désespéré le président du tribunal devant lequel il comparaisait pour avoir tiré sur l'huissier qui venait lui signifier son expropriation en vue de la construction d'une autoroute, déclarée d'intérêt public.

Le magistrat s'efforça de rester impassible devant la détermination de l'accusé. Il lui rappelait son grand-père, toujours prêt à s'emporter devant ce qu'il considérait comme une injustice. Il reprit :

— Expliquez-nous les raisons de votre colère.

— Je vais tout vous raconter, Monsieur le juge. Je m'appelle Arsène Dupré et ma famille vit sur ce territoire depuis plus d'un siècle. Au cimetière sont enterrés tous mes ancêtres depuis au moins six générations. Mon père, déjà, avait refusé le remembrement car les parcelles de nos terres ont toutes leur histoire et elles ne sont pas interchangeables. Et puis, il y a ces cahiers.

— Quels cahiers ?

L'homme tapa sur l'épaule de son avocat et lui réclama un paquet enveloppé de papier journal qu'il lui avait confié avant l'audience. Il dénoua avec soin la ficelle qui le maintenait, replia lentement le journal et exhiba sept ou huit cahiers d'écolier à la couverture fanée. Le président du tribunal masqua son impatience et répéta :

— Quels cahiers ?

— Ceux-là, Monsieur le juge !

Il en brandit un en l'agitant énergiquement.

— Je les ai retrouvés cette année au grenier et ces longs mois de solitude imposée m'ont laissé le temps de les étudier en détail et de réfléchir. Vous savez, je m'interrogeais sur l'avenir de ma ferme : l'abandonner ou finir mes jours sur les terres de mes ancêtres ? Cette découverte m'a secoué. C'est mon grand-père qui les a rédigés ; dans ces feuilles, écrites à la plume par un paysan qui n'avait pas été à l'école très longtemps mais qui savait lire et compter, il y a toute l'histoire de ce territoire. Quand j'étais enfant, il me la racontait. Maintenant qu'il n'est plus là, je la retrouve dans ces cahiers. Je vais vous en lire un passage ...

— Je ne pense pas que ce soit le lieu idéal pour une telle lecture. Pouvez-vous résumer ce qui est écrit ?

— Dans ces cahiers, Monsieur le Juge, mon grand-père a décrit chacune de nos parcelles. Il a noté, au jour le jour, ce qu'il y faisait. Il a signalé celles qui étaient les meilleures pour faire pâturer les animaux. Pour les vergers, on peut y trouver l'origine de chaque arbre, la date de sa plantation, les récoltes annuelles. Et vous voudriez que j'abandonne tout ça pour laisser construire un ruban de bitume qui pue et qui pollue ! Vous voudriez que je laisse détruire tout ce qui a été imaginé, calculé, planté, cultivé, récolté avec amour depuis des générations !? Je connais personnellement tous les arbres de mes terres. Certains sont rares car mon grand-père aimait les défis et il voulait acclimater ici des spécimens venus de pays lointains. Il a souvent réussi en particulier à Palu. Au bout de ce pré,

se trouve une mare ombragée par un magnifique saule blanc venu de Scandinavie. La limite de la propriété est constituée de peupliers de Hollande qui atteignent près de trente mètres. Mes voisins appellent cet endroit mon arboretum et certains me disent que je devrais le faire visiter ... Et à la place, il y aurait, d'après ces messieurs des travaux publics, une gare de péage ! On veut assassiner mes arbres pour les remplacer par des machines à racketter les automobilistes ! Je ne veux pas, je ne peux pas quitter ce lieu, Monsieur le juge. Et puis il y a la descendance ...

— La descendance ? Que voulez vous dire, Monsieur Dupré ?

— Quand mon fils m'a annoncé qu'il ne prendrait jamais la suite de l'exploitation, j'ai hésité et j'étais prêt à renoncer... Mais il y a Léo, mon petit-fils ! Il faisait des études d'informatique et voulait travailler sur l'intelligence ... comment ... artificielle. Mais ce virus a arrêté toute activité et figé sa scolarité. Pendant plusieurs mois il est resté consigné dans sa chambre de bonne à Paris. Il ne pouvait plus venir me voir. Il déprimait, cloîtré loin de nos arbres et de nos champs. Quand le couvre-feu et les interdictions de circuler ont été levés, nous nous sommes enfin retrouvés. Je lui ai montré ces cahiers. Il a alors décidé de réorienter ses études vers une formation au Lycée Agricole pour me succéder. Il veut faire éditer les cahiers de son ancêtre... Vous comprenez, Monsieur le juge : dans leur isolement forcé, ces jeunes qui ne rêvaient que de progrès ont redécouvert l'intérêt des contacts humains et leur besoin de nature. C'est pour toutes ces raisons que je n'accepterai jamais de livrer ma ferme à ces fossoyeurs de la nature. Avec cette autoroute défileraient des hordes de camions remplis de produits importés. Avec cette autoroute le paysage serait méconnaissable, comme violé, balaféré par cette cicatrice noire enfermée entre deux grillages et semblable à un brassard du deuil de notre vie paysanne. Oui, beaucoup ont fini par céder aux sirènes du soi-disant progrès mais moi je ne veux pas ; je refuse ! Je ne trahirai ni mon grand-père, ni mon petit-fils !

Et puis, enfin, Monsieur le juge ! Ce territoire ... c'est Mon pays ! Cette ferme blottie au flanc de Ma montagne à quelques centaines de mètres d'une source qui devient torrent, entourée de cimes enneigées, bordée de hêtres majestueux, de vieux bouleaux argentés, de chênes tordus. Ces odeurs d'humus, de cèpes, de cerfs, de sangliers. Ces matins lumineux ...

Dans le tribunal personne n'avait osé couper la parole au prévenu. Tous ses amis le regardaient avec, au fond des yeux, l'histoire vivante de leur pays. Arsène Dupré, paysan, gardait dans son regard la force de ceux qui avait contribué à le façonner ce Pays, à le broder en paysage.

Quand il cessa de parler, il y eut un long silence que le président rompit enfin.

— Nous avons bien entendu vos arguments et sommes prêts à en tenir compte. C'est pour cela que nous voulons marquer quelque indulgence pour votre accueil violent. A condition que Maître Garçon, l'huissier qui en a été victime, accepte un dédommagement symbolique et vos excuses. Mais notre décision ne peut en aucun cas annuler l'arrêt du Tribunal Administratif concernant votre expropriation ...

Le magistrat cessa brusquement de parler et jeta sur l'avocat d'Arsène Dupré un regard furieux avant de reprendre :

— Vous ne manquez pas d'insolence, Maître ! Vous consultez vos messages pendant que j'explique notre verdict !

— Veuillez m'excuser, Monsieur le Président, répondit l'avocat en réprimant un sourire satisfait. Je ne consultais pas n'importe quels messages : mon cabinet m'informe d'une nouvelle qui concerne mon client. L'avocat laissa planer un instant de silence, puis, fixant le président :

— Je crains que l'arrêt du Tribunal administratif ne puisse être appliqué avant longtemps. La construction de cette autoroute risque d'être repoussée aux calendes grecques ...

La salle d'audience retenait son souffle dans l'attente de la suite de l'annonce de l'avocat.

— Je viens en effet d'apprendre que l'association "Les écologistes atterrés" a déposé un recours contre le projet. Il se trouve que la mare de Palu, dont Monsieur Dupré est propriétaire, abrite une colonie de batraciens extrêmement rares. Ces animaux ont été déclarés espèce en péril par les instances internationales ...

Titre : **Couds-leur !**

Auteur : **Christian Bergzoll**

France, 63 Puys-de-Dôme

Contempler, rassembler, ressurgir, compresser, suspendre, chuchoter, ondoyer, nous voulions entrer en Auvergne par l'un de ses sept verbes minéraux si bien honorés par les sculptures de Thierry Courtadon. Une pause, donc, devant son admirable vitrail de pierre, tendu comme une voile figée sur l'horizon.

Et là, extraordinaire, un arc-en-ciel se diffracte dans les écoinçons, dans les mouchettes et les soufflets volcaniques de cette œuvre du Landart, à l'entrée de Chant-la Mouteyre. Couleurs...

« Couds-leur ! » Cette injonction a changé notre relation au territoire de nos racines.

N'être que sept handballeurs, dès le début, inscrits dans le club, nous soudait bien, nous étions contraints de ne jamais faillir et de naître en équipe, solides, inattaquables, invincibles, puisque sans remplaçant. Une bande, comme la nôtre, se déplace en minibus, depuis les jeux gays. En 2013, nous n'avions pas pris le TGV pour rejoindre Paris. En 2020, nous étions donc sur pneus Michelin pour traverser l'Auvergne, atteindre Murat : une escale pour, entre autres, prendre le pouls, repérer la vierge de Bonnevie, l'église des Bredons, qui, de part et d'autre de l'Alagnon, surplombent le village, sa minoterie pour animaux, son usine de transformation de diatomites, son marché couvert façon Baltard, son camping désert, son hôpital rempli, spécialisé en gériatrie, ses terrains, improvisés dans les cours d'école, et, juste pour nous sept, le dortoir vide de l'internat du collège.

L'organisateur du tournoi de Pentecôte, ce dimanche 15 mars, nous a proposé d'y coucher gratuitement pour une nuit. Lundi matin, il gelait, la batterie du minibus nous a lâchés, l'unique garage, calé contre la voie ferrée, a embarqué notre véhicule sur sa dépanneuse, et le jeune apprenti, le soir, nous a prévenus : « ... grave, au moins trois jours de réparation... » Nous avons prévu un périple actif : canyoning dans les gorges de la Truyère, parapente depuis le Puy Mary, et, forcément, puisque le col était encore bloqué par les congères, ski de randonnée pour l'atteindre. Sans véhicule, sans neige abondante, nous étions bloqués, avec tout notre barda sur le trottoir, pour libérer lits et préau de l'établissement scolaire dont on avait mis quelques lits à notre disposition.

L'organisateur nous a rassurés : « restez dormir au collège, à cause du confinement, aucun élève, aucun hôtel, aucun... » Bloqués, piégés ! Repartir en train ? Impensables, avec tout le matériel, ballons, combinaisons de plongée, voiles, harnais, skis... Et nos valises remplies de robes.

Pour nous divertir, dès mardi, nous les avons enfilées. Avec khôls, onguents, étoles, longs gants, mantilles, talons-aiguilles : **Claude**, en rose, sexualité, **Sacha**, en rouge, vie et guérison, **Camille**, en orange, santé et fierté, **Maxime**, en jaune, lumière du soleil, **Alix**, en vert, nature, **Loïs**, en turquoise, art et magie, et moi, **Dominique**, en bleu, harmonie et sérénité. Ne manquait, bien sûr, que le violet, la couleur de l'esprit, et, surtout, celle de notre minibus...

Par mes six très chers amis, je fus expédié aux courses alimentaires. Juste pour gagner mon pari, je ne me suis pas changé, j'ai traversé la vieille ville dans ma tenue de travesti très maquillé. Vêtu de manière extravagante, j'ai fait sensation quand j'ai demandé, place Marchande, à côté de la collégiale Notre Dame des oliviers, quelle était la spécialité locale. On m'a vendu, avec un léger sourire, des cornets. Pâtisserie qui ressemble à une vaste langue de chat roulée sur elle-même. Sensuelle et suggestive.

On remplit ça de gelée de myrtilles, de crème Chantilly... On m'avait donné le mode d'emploi, signe qu'on ne me tenait pas rigueur de mon accoutrement. On m'avait même expliqué qu'il y avait

une fête, en septembre, où douze étals, dans la partie piétonne de la cité, vendaient ces jolies gâteaux agrémentés d'un contenu : six fournissaient des recettes salées, six des sucrées. On m'avait communiqué l'inquiétude que, cette année, la fête soit déprogrammée, annulée, interdite...

Moi, pendant qu'on me parlait, je m'empiffrais. Ça croustillait, ça fondait en gorge, ça sentait bon, tiède et doux.

Nous nous régalâmes en vidant les boîtes en carton que j'avais ramenées.

Nous nous sommes pris au jeu. Chaque jour, nous sortions, nous hantions la ville déserte, en respectant la distanciation sociale et les gestes barrières : petit concert a capella sur la place du Balat, devant la mairie. Une sorte de remerciement collectif, en quelque sorte, pour l'hébergement gratuit. Que nous soyons citadins, sportifs, chanteurs lyriques, invertis, exhibitionnistes de la faune nocturne... soudain, dans ce bourg, semblait surréaliste. Nous avons décidé de prolonger ici notre confinement, puisque, de toute façon, les pièces manquaient pour réparer notre véhicule. Et les TER ne roulaient plus.

Le maire encouragea notre action récréative, en nous proposant de déambuler dans les rues, chaque fin de matinée, pour distraire la population. C'est sans doute le seul lieu de France, d'Europe et du monde où l'on applaudissait deux fois dans la journée : avant midi et, bien sûr, à vingt heures, pour les héros du secteur médical...

Quand il s'avéra qu'il fallait porter des masques pour être hors des murs et qu'il en manquait cruellement, c'est à moi, je le reconnais, que mes chers amis ont dit : « couds-leur ! » Il y a toujours ma vieille Singer à pédale, dans le minibus, pour raccommoder nos costumes de scène.

Alors, oui, pour notre petite communauté, et pour tout le village, j'ai transformé nos robes de coton satiné, nos écharpes polaires. A la mercerie, chez Flo, nous voulions acheter des élastiques, c'était fermé. Mais ils nous furent offerts. Dès Vendredi, ceints de tenues dites normales, nous avons transformé une partie de nos robes en masques, distribués aux combattants : à Murat, nous étions presque des héros, vous nous trouverez, immortalisés, sur les réseaux sociaux.

La journée la plus intense en émotions, peut-être, est celle où nous avons chanté sur les rails de la gare, en hommage aux locomotives à vapeur fabriquées exprès pour grimper au Lioran, en particulier pour le premier tournoi international de saut à ski du début du vingtième siècle. Elles dormaient là, dans la rotonde transformée en abri pour silos à grains. Elles s'abreuvaient au château d'eau, disparu, qui dominait la lampisterie transformée en toilettes publiques. Elles tractaient jusqu'aux sommets les wagons à bestiaux remplis de Salers pour l'estive. Nous avons été sollicités par des retraités, à qui l'on avait refusé le voyage commémoratif annuel de la seule ligne de chemin de fer français qui dessert une gare, où, en descendant du train, on peut chausser ses skis et partir avec le télésiège jusque sur les pistes. Encore un événement annulé.

Les cheminots nous avaient prêté un plateau sur roulettes qui nous servait d'estrade. Les syndicalistes avaient mis à disposition tout le matériel qu'ils avaient mobilisé pour lutter contre la fermeture des guichets de toutes les gares du département hors préfecture : une vieille sono de récupération, avec des câbles d'alimentation plusieurs fois suturés. C'était un vendredi : nous avons chanté pour les clients du marché interdit et toutes les maisons empilées sur les brèches volcaniques, pour tous ces anonymes, sur les balcons, accoudés aux fenêtres du village.

Deux jeunes hommes de couleur se sont approchés de nous avec une demande particulière « voilà, nous vivons depuis trente ans ici, nous avons repris à notre compte la gestion de la supérette de nos parents adoptifs, à l'entrée du village. Nos grands-parents d'ici sont hospitalisés, pas très en forme... » Les jumeaux montraient du doigt la bâtisse la plus importante, côté nord. « Ils étaient passionnés par le festival, ici, en été, des danses et musiques du monde. Nous voudrions qu'ils entendent encore la joie et la beauté du monde... et que ça fasse écho, pour nos parents et grands-parents de... de là-bas... »

Ça nous a touchés. Nous étions en voie, en voix. Je ne sais pas si ce fut enregistré, mais nous avons à

notre répertoire Miriam Makeba, Youssou Ndour, Amadou et Mariam, Mory Kante, et d'autres... Des gens hors de leurs territoires, presque apatrides, comme nous, et pourtant si enracinés. Comme nous ? Je me suis souvenu du mémoire de ma grand-mère, écrit sur l'anomie sociale et l'acculturation, un mémoire d'universitaire qui décrivait les vallées en impasse et celles de passage, avec la désertification rurale, la consanguinité, l'appauvrissement des bassins d'emploi, les frustrations liées à la maigreur de l'offre culturelle. Un mémoire de travailleuse sociale, citadine, soudain plongée dans un département à faible densité démographique : un mélange de doctes références et d'ébahissement, d'anecdotes et d'émotions dont la conclusion mettait en exergue une richesse humaine, farouche, bien dissimulée entre les orgues basaltiques, les narses et les hameaux.

Il faudra que je lui raconte comme ses intuitions et ses inductions étaient pertinentes, pérennes, rehaussées par la crise...

« Un mur mura Murat et Murat murmura », la devise du bourg cache la qualité de l'accueil, la chaleur de l'hospitalité, la bienveillance et la tolérance... Quelque chose que nous avons tenu à signifier, juste avant de quitter les lieux.

Sur la place principale, en montant dans notre bus, nous avons entonné la « chanson pour l'Auvergnat » de Georges Brassens et nous avons les larmes aux yeux.

Titre : **Terre d'oc**

Auteur : **Eric Deverrewaere**

France, 34 Hérault

Mars 2020, un tournant dans nos vies quotidiennes. Nous avons appris un nouveau terme « confinement », lors du discours de notre Président. Nous avons entendu un langage guerrier : quelque part, un ennemi invisible, mais léthal nous guettait. Surtout les vieux, surtout les faibles. Une nouvelle guerre mondiale !

L'habitude est venue, porter un masque, parfois joli au doux ciselé couture, plus souvent laid, trois plis papier, moche à souhait. Étouffés : il nous prive du moyen de respirer. Sans oublier d'utiliser le gel, alcool salvateur pour tout décontaminer ! Se tenir à une distance réglementée, ne plus s'embrasser, s'isoler...

Je suis retourné me réfugier dans notre maison drômoise, dans un village reculé, où l'ennemi ne devrait pas passer. Coincé, prisonnier volontaire, j'ouvrais les fenêtres sur un paysage sévère aux grands murs gris comme unique décor. En cette saison le soleil se faisait rare. Heureusement nous avions un canapé, une télé. Quel ennui ! Netflix, youpi ! Plus les jours passaient, plus je me languissais. Plus un bruit, le silence s'était installé, jour et nuit, nuit et jour, toutes les voitures étaient à l'arrêt, le temps était suspendu. Personne dans les rues. Nous vivions dans un monde vide, désespérant, navrant, angoissant.

Mais un jour, le virus est apparu. Frappant aveuglément, tuant les vieilles gens, abattant des géants, foudroyant les soignants. Il nous a fallu davantage nous isoler, nous protéger, tout désinfecter. Soigner celle, qui, contaminée, s'est endormie pour un long temps, épuisée. Elle mangeait comme un pinson. C'était le printemps 2020...

Le soleil câlin a apporté son lot de douceurs, éloignant temporairement l'ennemi. Le temps de l'exode était arrivé. Nous avons fui. Dans ce climat guerrier, dès que ce fut possible nous avons tout quitté. Nous ? Nous deux. Simplement. Nous avons franchi les contrôles armés. Charmés par le soleil triomphant, nous voulions profiter d'une liberté retrouvée, nous allions respirer le temps d'un été.

L'automne est apparue. C'était la guerre à nouveau au coin de chaque rue. L'histoire se répétait. Nous comptons nos morts chaque soir. De plus en plus, après les plus vieux, les plus faibles. Partout, sans arrêt, l'homme disparaissait, progressivement, inéluctablement. Quel climat ! La jeunesse s'étouffait, privée de l'oxygène naturel de leur âge, privée d'avenir. Résistants, nous restions vivants.

Nous nous reposions de temps en temps à l'abri du conflit, sur une plage désertée.

Un jour, assis, contemplant la nature aux couleurs enchanteresses, une voix s'est élevée, derrière moi. Une toute petite voix. J'ai tendu l'oreille, elle me racontait des choses. Je me suis retourné : personne. Intrigué, je me suis levé. Rien. J'ai interrogé ma douce épouse « N'as tu rien entendu ? ». Le bruit des vagues...

Je me suis assis à nouveau et la douce voix a repris sa conversation. J'ai compris qu'il ne fallait pas que je me retourne. Je ne percevais pas distinctement les mots mais en prêtant plus ample attention j'ai cru entendre le mot « bienvenue ». En cette nouvelle période d'isolement voilà qui m'a réchauffé le cœur. Elle s'est exprimée

– Soyez les bienvenus. Je le dis peu et rarement. Tous les deux restez près de moi, ne m'abandonnez pas.

Sans me retourner j'ai répondu.

– Promis.

Ce fut tout pour cette fois. Le lendemain, nous nous sommes assis au même endroit et notre nouvelle

amie nous a salués à sa façon. Ami invisible, à peine audible. Ma femme a perçu ce son fragile, comme une caresse sur la dune, là où les herbes se plient et se déplient, balancées par les vents frais, les vents chauds, les vents de terre, les vents de mer. Sans s'étonner outre mesure elle nous a laissé converser. Avec la voix, nous avons papoté de tout et de rien. Enfin surtout moi, je parlais à voix haute. Les yeux fermés de mon épouse pour éviter le soleil rasant donnaient à son visage un calme rassurant.

Je me souviens avoir proposé à la petite voix de nous tutoyer, elle ne m'a pas contrarié. Nos solitudes se terminaient là, au bord du sable, au bord de l'eau.

Dès que nous avons pu, nous sommes revenus, nous poser au creux de ce matelas doux et chaud. Écoutant, échangeant, chaque fois j'en ai appris davantage. Notre « territoire » s'étend de la dune à l'eau, du sable à l'écume. Parsemé de coquilles vides, d'algues vertes et d'oiseaux marins. Il est apaisant. Quand la petite voix m'a rappelé les événements récents, nous en avons ri, ensemble.

– Te souviens tu du confinement ?

– Bien évidemment. J'ai tout plaqué pour retourner à la maison, vivre avec mon amour, triompher de ce premier combat. Le bonheur comme moteur.

Un silence, admiratif ?

Je repris nos échanges

– Et toi, comment as tu vécu ce moment ?

– Moi ? Je me suis sentie bien seule. Plus un homme pour venir fouler ma plage, plus un enfant pour griffer ma peau de son râteau en plastique, creuser un trou où l'eau se perd, sable dégoulinant rapidement. Des après-midi ensoleillés et le néant. Pas un nageur, pas une naïade, pas une sirène, rien. Le calme plat. Seule la mer a rythmé mes jours et mes nuits. Au printemps, j'ai eu l'exquise surprise de voir arriver des oiseaux que je ne connaissais pas. Ils se sont posés sur ma terre, sur mon sable, au bord de mon eau, ils se sont mis à couvrir. Ils venaient nicher, au calme. Les petits étaient très beaux, très amusants, ils piaillaient bruyamment. Ils étaient trop mignons. Les poissons en ont profité également. Sans peur ils se sont rapprochés, venant au plus près, les ventres gonflés pleins d'avenir, ils se jouaient des vagues vides. Sans appréhension. C'était un autre monde, un vrai paradis !

Nous avons laissé le calme s'établir. Inutile de nous parler sans cesse. Juste profiter l'un de l'autre.

Sur les conseils de la petite voix, j'ai pris une plume de goéland, je l'ai trempée dans un encrier géant. J'ai commencé à noircir mon calepin. En notant mars 2020...

Mon épouse a ouvert ses yeux. Ravie. Reposée. Amoureuse, comme jamais, elle m'a embrassé, un peu taquiné, beaucoup câliné, je me suis laissé faire. La petite voix s'est tue, nous laissant jouer à ce drôle de jeu qu'on appelle l'amour. Nous étions juste nous deux, allongés sur nos serviettes, au jardin d'éden. Le soleil a décliné à l'horizon, le ciel s'est teinté de rose, de rouge, demain il fera beau. Bien sûr nous devons rentrer à la maison. Mais comme hypnotisés par ce magnifique spectacle, nous sommes restés, l'un contre l'autre, à nous confier. Nous disant des « je t'aime » à chaque vague qui venait lécher les pieds de ce littoral, puis nous prenant par la taille, elle était prête à nous emmener vers d'autres rivages. Les oiseaux marins tournoyaient dans le ciel rougissant, puis avec élégance se posaient à deux pas de nous. De plus en plus près.

La petite voix a fredonné « Vous semblez être acceptés ». Ma femme, surprise par ce chant léger, m'a questionné « tu n'as rien entendu ? ». Je n'ai rien répondu, est il utile de parler plutôt que de profiter ? Je l'ai regardée, comme jamais. Dans ses yeux l'amour brillait. Alors je l'ai embrassée, comme si ce baiser était notre dernier. Entre chaleur, vigueur, douceur, caresses, cœurs enchantés, corps déchaînés, libérés, dans ton sable nous nous sommes roulés. Oc, terre d'amour !

La saison est passée sans que nous puissions retourner nous poser dans notre nid de sable tendre et chaud, notre oasis, notre éden.

Confinés, ou pas, couvre feu, la guerre n'est pas terminée. Ils nous ont à nouveau emprisonnés, nous faisant croire à un semblant de liberté. Nous ne sommes pas dupes !

Bravant les interdits, nous avons à nouveau franchi la distance qui nous séparait de notre petit nid. Nous avons retrouvé les formes douces laissées par nos épaules quelques semaines auparavant.

Je n'étais pas encore assis que la petite voix me disait « bonjour, soyez les bienvenus, vous m'avez beaucoup manqué ! ».

Sans nous retourner, ensemble, nous lui avons répondu « et toi, donc ! ».

Alors, jour après jour, nous nous sommes mis à te découvrir Terre d'Oc. Avec la mer qui va et vient, sans cesse, cœur battant, parfois calme et posée, parfois agacée, sévère, monstrueuse de cruauté, ballottant arbres entiers, embarcations abandonnées. Avec ce vent qui souffle pour adoucir, ou attiser. Avec ce ciel bleu, immense, parfois blanc, parfois rougissant. Avec ces animaux gambadant, les oisillons hésitants, bécasseaux, sternes, mouettes, goélands. Ou cette coulèuvre de sable aperçue, prenant la dune pour un toboggan, effrayant. Au loin, horizon toujours renouvelé je vois l'espoir, comme un monde sans limites, un monde sans fin. Une éternité.

Nous avons longé des centaines de veines pleines de ton eau, qui enrichit les terres. Nous avons admiré tes artères battant au fil des saisons, parfois presque à sec, parfois gorgées de tumultes bruyants. Nous sommes devenus amoureux de ta terre, Oc.

Un soir, de notre fin nous avons parlé, ensemble. Terre d'Oc, tu nous a écoutés, évoquant cet instant où nous ne serons plus, l'un ou l'autre, l'un et l'autre. Ce jour là j'ai senti une respiration saccadée, un spasme à peine contenu, une larme est venue s'échouer sur nos serviettes. Oui je l'ai dit, clairement. C'est ici, que je resterai à tout jamais. Versez mes cendres sur ces plantes au parfum enivrant, offrez moi l'immortalité des immortelles. Ou alors posez les sur l'écume, au sable mélangées, que je devienne nourriture de la nature, poissons, crustacés, herbes folles ou sages, engrais d'autres vies. Curieusement nous n'étions pas tristes, pas vraiment, juste heureux que cette terre nous accueille en son sein nourricier.

Territoire ? Notre territoire, c'est toi qui nous a choisis.

Terre d'Oc nous t'avons choisie, pour les jours de notre vivant, les autres également. Et que ta petite voix continue de chanter à nos oreilles.

Titre : **Trilogie**

Auteur : **Marie-Christine Martin**

France, 22 Côtes d'Armor

Devant ce « fichu » écran de télévision, je rêvais des fêtes du mois d'août de l'an dernier, de l'euphorie qu'elles apportaient au village, de la sensation de liberté qu'elles procuraient à tout breton petits et grands.

Cette année, avec ce virus, que se passera-t-il une fois le 1er août atteint ?

Ce 1er août, c'est demain !

Euphorie, liberté, soleil, le trio du bonheur !

Mais, voilà... je suis coincé devant mon écran et pour l'heure... en Bretagne...

... la période hivernale s'installait. En quelques jours, un froid intense s'était abattu sur la campagne et ses habitants. La chênaie-hêtraie de la Montagne Noire, dénudée de ses feuilles, avait du mal à cacher son émoi. Le vent piquant perçait ses entrailles.

En bois de chêne, le petit pont semblait trembler malgré son manteau de mousse et la vieille maison de campagne envoyait vers le ciel une longue écharpe de volutes de fumée.

Une passion obsédante possédait tous les habitants alentours : aller chercher du bois dans la grange pour alimenter la cheminée ou l'insert. Ce n'est pas que les bretons soient arriérés. Le chauffage électrique battait son plein ; mais le bois avait pour mission de compléter en chaleur et en nostalgie.

Au pays de l'artichaut et du chou-fleur, le silence feutré d'un jour d'hiver précoce, très précoce et glacial n'était pas coutume.

Les potirons qui d'ordinaire gisaient encore à terre en joyeuse troupe avaient été récoltés en vitesse. C'est que dans la Bretagne profonde, il est important de fêter « Halloween ».

Bref, l'hiver étendait son voile gris sur la terre attristée. L'été semblait être définitivement fini !

Mais pour l'heure, il est huit heures trente du matin et le jour est levé.

Mon esprit est pareil à la porte qui succombe sous les coups du bélier ; inlassablement cognée, cognée et prête à lâcher.

La cloche du vieux manoir résonne lourdement dans le jour montant.

J'allume la radio. **Le loup, le renard et la belette**, hymne breton par excellence bat son plein. Je déjeune rapidement d'une galette à **la fleur de blé noir**. Tiens ! Voilà que maintenant, on entend chanter **le petit pont de bois** pareil à celui qui est dehors.

Je sors. Quelle galère. « **Un kilomètre à pied, ça use, ça use ; un kilomètre à pied, ça use les souliers** »

Malgré une marche forcée et un capuchon sur la tête, je trouve qu'il fait froid. **La dame de haute Savoie** ne doit pas avoir plus froid que moi. Elle en a l'habitude. **Là-haut sur la montagne**, les glaciers se rient des intempéries et c'est toujours la même eau qui coule et qui gèle avant même

d'avoir cheminé.

Mais ici il fait un froid à ne pas sortir un chat dehors et pourtant **la danse des canards et le chant des marais** sont au programme de la journée.

Il est vrai qu'aujourd'hui, dimanche, c'est jour de foire.

Tout se propose, tout se vend : ce qui nourrit, ce qui vêtit, ce qui orne ou qui amuse.

La charcuterie artisanale côtoie les bouteilles de cidre. D'immenses échoppes pleines d'étoffes de toutes les couleurs proposent des sacs pourvus d'une lanière permettant de le porter en bandoulière.

Tout brille à la lumière blafarde comme si c'était l'hiver.

Plus loin, un manège bigarré est rempli de bambins. Les parents attendent tout autour en ne perdant pas de vue leur chérubins. « Attention, tiens toi bien ! »

Les gens vont et viennent. Ils se croisent. Ils se parlent et demandent des nouvelles.

Les voitures tamponneuses simulent des accidents au milieu des cris et des rires. Les « blessés » sont évacués dans le stand de crêpes où ils reprennent des forces ; les yeux encore émerveillés de leur conduite sportive et imprudente.

La musique bretonne et enjouée englobe le tout dans un tintamarre assourdissant.

Tous ces jeunes ont dû être un jour l'inspiration d'un poète.

« **Toujours et Jamais étaient toujours ensemble, ne se quittaient jamais.**

On les rencontrait dans toutes les foires.

On les voyait le soir traverser le village sur un tandem.

Toujours guidait. Jamais pédalait. C'est du moins ce qu'on supposait. »

« Alors Biloute, tu t'es ben amusé à la fête, hein ! » voilà un habitant du nord-pas de calais qui m'adresse la parole. Dans son nord à lui, il doit bien faire moins quarante degrés, alors que dans le Languedoc c'est **le mistral gagnant**. S'il est gagnant, il doit bien faire au moins du deux cents kilomètres heure. **Les amoureux des bancs publics** sont tous rentrés se blottir l'un contre l'autre à l'abri de quatre murs en espérant que le toit résiste.

Il est une certitude : quand on est **le poinçonneur des lilas** dans le métro parisien, on est bien au chaud et au sec ; mistral, canicule ou glaciation, on « s'en fout ».

Le temps a passé. Sur le chemin du retour, je viens de passer devant **la cabane du pêcheur** qui s'est reconvertie en abri pour **le petit âne gris**. Comme on dit : toutes les routes mènent à Rome, même si on est **sur la route de Dijon** ; en vérité, je suis sur la route de chez moi ; mais qu'importe notre destination, l'important est de voir **la vie en rose**.

Ce serait **bon pour le moral** si **l'hiver qui frappe à notre porte** s'en allait dès le lendemain par les chemins, loin de chez nous. S'il veut, je peux même lui fournir une bicyclette !

Je sais, de tels propos, **cela fait rire les oiseaux** !

Devant ce « fichu » écran de télévision que je n'entends plus ni n'écoute plus depuis longtemps, je me surprends à ressentir la Bretagne profonde, à vibrer avec le métro parisien, à escalader un pic de Savoie sans oublier de me baigner dans l'océan indien. Je ressens ce froid d'août exceptionnel me gagner... La température dans la serre du voisin va sans doute virer dans la zone bleutée du thermomètre. L'incandescence de la voûte céleste restera indifférente au reflet navré d'une feuille tombante sur la paroi lisse et irisée de la vitre.

Un froid pareil un 1er août, c'est impensable !

Tout comme **le funambule**, mon moral ne tient qu'à un fil.

A présent sur mon balcon, assis sur un trépied, bonnet, couverture sur les épaules, et moufles, j'entonne : « **des pommes, des poires et des scoubidous bidous...** » une lampe de poche à la main. Le faisceau de ma lampe se promène tel un éclair sporadique qui désire approfondir les détails endémiques des différents plans photographiques.

En bas, le voisin sue à grosses gouttes, il bêche pendant que son jeune garçon en débardeur et caleçon court joue avec ses billes.

Mon moral ne tient qu' à un fil ; peut-être **suffit-il d'une larme** pour proclamer haut et fort: je suis Moi, je suis en Bretagne, je suis en France, je suis vivante alors Virus, je ne te connais pas aussi laisse moi et rentre chez toi !

Index des auteurs des poèmes et chansons, par ordre d'apparition.

- « La cloche du vieux manoir » canon traditionnel français
- « Le loup, le renard et la belette » chanson traditionnelle bretonne
- « La fleur de blé noir » paroles et musique de Théodore Botrel
- « Le petit pont de bois » paroles et musique de Yves Duteil
- « Un kilomètre à pied, ça use, ça use, un kilomètre à pied, ça use les souliers » ritournelle traditionnelle française
- « La dame de haute-Savoie » paroles et musique de Francis Cabrel
- « Là-haut sur la montagne » canon traditionnel français
- « La même eau qui coule » paroles et musique de Michel Sardou
- « La danse des canards » paroles de Terry Rendall et musique de Werner Thomas
- « Le chant des marais » chant de captivité par les détenus du camp de Börgermoor durant la guerre de 1940-1945
- Poème « Toujours et Jamais » de Paul Vincensini
- « Mistral gagnant » paroles et musique de Renaud Séchan
- « Les amoureux des bancs publics » paroles et musique de Georges Brassens
- « Le poinçonneur des lilas » paroles et musique de Serga Gainsbourg
- « La cabane du pêcheur » paroles et musique de Francis Cabrel
- « Le petit âne gris » paroles et musique de Hugues Aufray
- « Sur la route de Dijon » chanson traditionnelle bourguignonne
- « La vie en rose » paroles d'Edith Piaf et musique de Louiguy
- « Bon pour le moral » paroles et musique de Jean Kluger et Daniel Vangarde
- « L'hiver qui frappe à notre porte » paroles et musique de Boris Rubaschkin
- « Cela fait rire les oiseaux » paroles et musique de Jean Kluger et Daniel Vangarde
- « Le funambule » paroles de Jean-Roger Caussimon et musique de Francis Lai
- « Des pommes, des poires et des scoubidous, bidous » paroles et musique de Sacha Distel
- « Suffit-il d'une larme » paroles et musique de Jean-claude Gianadda

Titre : **Notre territoire**

Auteur : **Christophe D'Andréan**

France, 83 Var

Notre territoire.
Le vôtre.
Le mien.
Le leur.
Notre territoire s'en est allé, du moins on le croyait.
Mais non, il est resté,
Comme un chêne séculaire, il s'est ancré,
Enfonçant ses racines dans la terre-mère,
Serpentant entre roches et béton,
Trouvant toujours un chemin, une solution.
Mais la vie dans sa plus simple expression, a fait une apparition,
Alors, on a dit à l'homme, tu vas te masquer.
L'homme a obéi.
Alors, on a dit à l'homme, tu ne vas plus circuler.
L'homme a obéi.
Alors, on a dit à l'homme, tu ne vas plus embrasser.
L'homme a obéi.
L'arbre, l'air et l'eau ont souri. Les légendes racontent qu'ils ont même ri.
Et puis...

On a dit à l'arbre, tu vas respirer.
L'arbre a répondu qu'il n'avait pas besoin de l'homme pour cela.
On a dit à l'air, tu vas pouvoir souffler.
L'air a répondu : point besoin de votre approbation pour voyager.
On a dit à l'eau, tu vas pouvoir te nettoyer.
L'eau a répondu : sans vous, je me régénère depuis des millions d'années.
Notre territoire si beau, notre sable si fin, nos monts acérés que la neige rend dociles.
Nos forêts verdoyantes, nos champs nourriciers, notre mer, nos cépages, nos animaux.
Notre territoire est beau. Beau est un mot simple mais il n'est pas simple d'être beau.
L'homme passa du temps à se faire beau, usa d'artifices, pour mieux pouvoir juger.
L'arbre est beau, de la graine à la mort.
L'air est beau, de la caresse agréable à la tempête au large.
L'eau est pure, claire et sincère.
L'homme trouve-t-il sa place au milieu de tant de beauté ?
Lui en est sûr, il croit même qu'il surpasse tout, mais ce n'est pas la beauté son territoire, déjà du passé, son vrai but est le territoire.
Le territoire contrôlé. Le territoire régulé. Le territoire violé.

Un homme était cloîtré, loin de tout, car on le lui avait ordonné,
Loin des siens, car on le lui avait imposé,
Loin du monde, il s'en portait bien.
Par un matin frais, il fit une rencontre incongrue.
Tout un monde jusqu'alors presque inconnu.
Tant d'heures passées à travailler, à circuler.
Le temps maintenant n'était plus compté. Il vivait.
Il appréciait un café à l'ombre d'un figuier
Il contemplait une abeille en train de butiner
Un papillon virevolter, un oiseau donner la becquée.
Il aimait le territoire, celui où il était né.
L'enfermement, l'isolement,
Ce n'était pas important...
Courir, tenir, tout le temps,
Il était libre maintenant.
Le territoire devant lui s'étendait à perte de vue.
Le ciel sans avion était devenu bleu
Les arbres sans goudrons, redevenus joyeux.
Le silence sans klaxons, redevenu heureux.
L'œil de l'homme cloîtré dut maîtriser la clarté.
Il avait du puiser en lui, retrouver ses racines, son acuité.
La main de l'homme cloîtré du apprivoiser, nombre de gestes oubliés
Héritage au fond lui, par ses anciens, laissé.
L'ouïe de l'homme cloîtré entendit des notes jusqu'alors ignorées
Du bémol au dièse, de la mésange au geai.
L'odorat de l'homme cloîtré découvrit des parfums qui lui étaient étrangers.
Autour de lui tous les jours, sans même penser à s'en imprégner.
Le cœur de l'homme cloîtré, dans son territoire tant aimé,
Était comme l'arbre, l'air, ou la rivière.
Désormais, il aimait sans compter... Et ça lui plaisait...

Titre : **Voyage (imaginaire) en Chablais**

Auteur : **Chloé Catteau**

France, 74 Haute-Savoie

Dix-neuvième jour d'enfermement. Mes vitres sont resplendissantes, la peinture de la salle-de-bain encore odorante, les placards rutilants, mes fesses remontées par une séance de torture quotidienne. Dix-neuf jours, dix-neuf livres : est-il possible de faire une overdose de mots ?

Mes pieds traînent sur le carrelage, passant du salon à la cuisine, de la chambre au cellier. Les journalistes nous le répètent en boucle : il faut s'occuper pour ne pas penser. Ne pas penser ? Quelle brillante idée de notre époque !

J'ouvre la baie vitrée années 70 de mon appartement situé au quatrième étage (sur huit), entrée E (entre A et H). Le carrelage marronnasse du balcon mériterait également un nettoyage. En voilà une activité idéale pour ne pas penser ! Entre les deux immeubles (tout aussi élégants que le mien) qui me font face, je devine la dent d'Oche. Pas celle des bouteilles en plastique qui ont envahi le monde à coup de bébés nageurs : la vraie, l'imposante, la magistrale. Ses 2.221 mètres d'altitude sont gravis chaque jour par d'apprentis alpinistes. Chaque jour, mais pas ce jour. Tous ces fous de montagne, ils sont aussi chez eux. Combien sommes-nous à la regarder à cet instant précis ? Combien d'imaginaires sont-ils en train de la gravir ?

Le souffle court, les muscles tendus, le front crispé. Les chevilles se tordent sur l'instabilité des pierres. Derniers pas, j'y suis. Le sommet, mon premier sommet ! Les drapeaux multicolores volètent autour de moi. D'un côté le Mont Blanc, de l'autre le Léman. Au centre : moi, le souffle court mais présente comme jamais. Cette sensation d'être au bon endroit, au bon moment. Cette sensation d'approcher la vérité. Quelle vérité ? La mienne ? L'universelle ? Peu importe, je suis là, à cet instant. Le vent glace mes joues, mes doigts tremblent de fatigue au moment d'ouvrir ma gourde, mes yeux se plissent face à la lumière. J'y suis et ça ne pouvait pas être plus parfait. Au loin, un bouquetin semble me narguer. Le bienheureux n'a pas connu le confinement ! Est-il surpris de revoir un être humain après ces semaines de paix ? Mes yeux se ferment, maintenant ce sont les sons, les odeurs qui me parviennent et m'entraînent. Souvenirs de lectures : Frison-Roche et ses amis qui m'ont fait voyager toute mon enfance. Je touche du doigt mes rêves d'alors.

J'ouvre les yeux, je suis à nouveau sur le balcon marron qui me sert « d'ouverture sur l'extérieur », dixit l'agent immobilier au vélo pliable. Je reprends mon souffle, l'ascension m'a épuisée. L'envie d'un café. La cuisine, de l'autre côté de l'appartement, donne sur le Léman. J'ai lu un jour que sa profondeur maximale n'est pas connue. Tant mieux, à quoi bon ? Combien sommes-nous à ce moment précis à rêver de voiles, de moteurs, de planches ?

Ma voile, justement, se gonfle lentement tandis que je me lève sur la planche. « Marin d'eau douce ! », m'aurait lancé mon père. Qu'importe qu'il y ait le sel, pourvu qu'il y ait l'ivresse ! L'eau sous ma planche me porte, m'emporte, tandis que de fines gouttes de pluie parsèment mon visage. De l'eau, encore de l'eau, toujours de l'eau. Ma planche m'entraîne toujours plus vite. Sur la côte, de sublimes villas aux volets clos semblent endormies, leurs jardins à la française pourtant entretenus. Et derrière, la majesté des sommets et des neiges éternelles, leur permanence face à notre passage éclair sur terre. A l'instar des bouquetins, ce sont désormais colverts, grèbes huppés et autres hérons cendrés qui me regardent, l'air étonné de voir leur tranquillité ainsi troublée. Au loin, Lausanne semble dormir également. Villes endormies, certes, mais territoire tellement vivant ! Seul être humain dans mon

champ de vision, un pêcheur sur son embarcation, poursuivi par une horde de mouettes bruyantes : elles sont chez elles.

Des pleurs me parviennent, de plus en plus forts, de plus en plus proches. Je tourne la tête, mon pied glisse et je me retrouve immergée dans le lac. L'eau froide s'insinue dans ma combinaison, sensation de plénitude, impression de flotter. Lentement, je regagne la surface, le visage détendu par la pureté de l'eau.

Je tourne le robinet, le pommeau de douche se tarit. Ce n'était pas une hallucination : ma fille se réveille. J'enfile un peignoir douillet et file la chercher. Ce petit corps lové contre moi, j'ouvre le volet de sa chambre. A nouveau, le Léman : « Tu vois ma chérie, j'étais là-bas pendant que tu dormais ! Mon amour, je te souhaite une imagination fertile et la volonté de réaliser tous tes rêves. Et je te promets qu'une fois ce confinement terminé, c'est ensemble que nous gravirons les sommets et effleurerons la surface de l'eau ».

Titre : Eux
Auteur : Bénédicte Decleyre

Belgique, Ath

AoûtsiplouK, 4h40 du matin - mois d'août - pluvieux

Ils sont trois, attendant, abrités misérablement dessous un auvent. La pluie brouille les mouvements. C'est un flou, de traits, de vêtements. Eux sont grands. Ils ne se touchent pas. Ils s'espacent, même. Chacun son coin. Le troisième au milieu. Semblant grelotter, leurs habits détrempés, ruisselants, jusque leurs cheveux, courts et gris, allongés par la pluie. Mais ici, tout est gris. Les cieux, les yeux. Eux. Leurs épaules paraissent tendues, leurs poings serrés. Ils n'arborent ni vestes, ni bottes. C'était censé être l'été. Ils flottent dans leurs chaussures bateaux qui, pour l'occasion, prennent l'eau. Les gouttes glissent le long de leurs silhouettes, leurs jambes maigres et dénudées. Ils sont debout et cependant, leurs corps raides semblent voutés, des épaules, du dos, des genoux même qu'ils serrent. A défaut de se serrer, eux.

Distance de sécurité.

4h40, besoin de sens. Besoin de comprendre ce qu'ils sont, ce qu'ils font. Eux ne font rien. Est-ce qu'ils pensent ? Est-ce qu'ils sont ? Ils sont des esquisses, des aquarelles que le ciel a lavées, dissoutes jusqu'à n'en plus présenter qu'un tourbillon, un magma de traits à peine amorcés. Des croquis que le temps a croqués. Des ébauches délayées dont les pieds, déjà, sont noyés. Eux suivront le sillon et dans les flaques, se dilueront, glissant par le trou du siphon de la plaque d'égout, bouche béante aux fanons de métal attendant, patiemment, juste au pied de l'auvent. Ruissèleront-ils chacun par une fente ? Celui du milieu par celle du milieu ? Les deux autres par les extrémités, latérales, chacun, s'écoulant, sans se toucher ?

4h40, besoin d'intimité. Besoin de venir les toucher. Les rapprocher, accrocher leurs bras flasques, les sortir de ces flaques, les tirer, les ôter, arracher ces masques de papier qui flottent à la surface des lacs ainsi formés, par cette drache qui n'en finit plus de couler. Eux sentent le vieux, l'usé, ces maisons humides aux effluves de moisi. Leurs bouches exhalent certainement le rance et le croupi. Depuis le temps qu'ils attendent, tétanisés, sous l'averse. Prient-ils pour qu'elle cesse ? La bourrasque les verse vers la gauche, la droite, mais ils oscillent dans une si parfaite harmonie que jamais ils ne manquent se frôler. C'en serait drôle, si ce n'était aussi triste. Eux sont aigris. Le temps aussi. Tous les sons sont assourdis et dans ses plis, le vent plaque le moindre bruit susceptible d'échapper à leurs lèvres qui claquent. Eux se taisent. Ils sont taiseux.

4h40, besoin d'agir. De crier. De saisir. De bousculer. D'ouvrir la porte. Qu'ils entrent. Un peu. Se réchauffer. Se serrer, l'un contre l'autre, celui du centre, et ceux des extrémités. Qu'ils laissent, dehors, l'août et l'ondée, les flaques, les masques. Que la bouche d'égout referme sa grande gueule et s'en aille, seule, vers l'ailleurs. Que l'instant s'efface, sans laisser de traces. Mais c'est sans fin, n'est-ce pas ? Des virus, il pleut. Ils le savent, eux. Et se tiennent coi. Sous l'abri bus. Transis de froid. Chacun leur coin, leur côté. Leur territoire délimité.

Distance de sécurité.

Titre : **Sous la brume**

Auteur : **Anne Forest**

France, 73 Saint-Michel-de-Maurienne

C'est un hameau, un écart dans la montagne. Si l'on y arrive, ou l'on s'est perdu ou l'on y a ses origines. C'est un hameau avare de couleur, il semble vouloir se fondre dans le paysage minéral qui perce le ciel de ses lames d'acier. C'est un hameau mélancolique qui fume les soirs frais et sombres, et la fumée de ses cheminées s'élève et se mélange à la brume vaporeuse qui enveloppe les sommets comme on borde un enfant. C'est un hameau impudique qui exhibe son cimetière comme la relique d'un passé glorieux. Ici, il y a plus de morts que de vivants. Une fillette y passe ses journées, au cimetière. Elle a huit ans et demi. Elle y a installé sa nouvelle salle de classe puisque le confinement l'a privée d'école. Aujourd'hui, c'est elle la maîtresse. Les élèves ont leurs noms écrits sur les tombes, en jolies lettres dorées au-dessus de nombres à quatre chiffres qu'elle a la flemme de lire. Elle sait que ce sont des dates qui marquent un temps ancien : le passé, l'«imparfait». Il y a quelque chose qu'elle aime dans ce mot, il lui ressemble. Elle est une élève «imparfaite», elle aussi. Elle oublie souvent la boucle du «v» et le pont du «p». Ses lettres sont trop grandes pour tenir entre les lignes d'un cahier. Et son prénom «Emilie» est un prénom du passé puisqu'il figure aussi sur les tombes. Il y a une autre Emilie dans cette classe. Les élèves sont relativement calmes, rien à voir avec le brouhaha de la classe en bas. Ici, on n'entend que les rumeurs qui montent de la vallée où s'entremêlent comme des serpents affolés l'autoroute, la route et la voie ferrée. Emilie fait bûcher ses élèves sur un problème. Sophie - Sophie, c'est la mère d'Emilie - soigne treize malades - Sophie est infirmière anesthésiste - il y a quatre nouveaux malades qui arrivent et deux qui meurent, combien de malades reste-t-il dans le service ? Séraphin ? Joséphine ? Prenez votre ardoise. Paul, arrête de copier sur ton voisin ! Faux, la réponse est zéro car Sophie, l'infirmière, ne travaille plus depuis deux mois. Elle a fait un «borne à août». Emilie ne sait pas très bien ce que ça veut dire mais on dirait bien que sa maman est bloquée dans l'espace-temps et que cet espace-temps ressemble aux grandes vacances, on y vit sans rythme ni contraintes. Il n'y a pas d'heure pour manger, pas d'heure pour dormir. Les enfants, on va faire une petite dictée. Vous prenez une feuille et un crayon. Votre crayon est bien taillé ? Félix, taille ton crayon, sinon tu vas encore faire des pâtés. Allez, vous êtes prêts ? A notre papa chéri. Ché-ri, on n'oublie pas le «c» de «che». A *notre papa chéri*, virgule, pour qui le soleil s'est couché trop tôt. Point. Tout le monde a écrit ? Emilie ne sait pas si le soleil s'est couché trop tôt pour lui mais elle ne connaît pas son papa. Elle ne l'a jamais connu et elle ne pose pas trop de questions là-dessus. Tu vois, Joséphine, c'est comme le «p» de trop, on ne le prononce pas, et bien papa, c'est pareil, j'en parle pas. C'est comme ça, il faut respecter les règles. Sur certaines tombes, des cœurs en zinc ornent les croix de fer forgé. Les cœurs, c'est quoi comme polygone ? Marius ? Tu as dessiné un joli cœur à Eugénie dis donc ! On peut le plier en deux comme un papillon. Comment on dit ? Symétrique ! Très bien Joseph. Oui, ça veut dire qu'on s'aime autant des deux côtés, exactement pareil, sinon, ça ne marche pas. C'est comme ça. C'est comme dessiner un rond sans compas. Vous prenez une balance, vous mettez le même poids d'amour des deux côtés et vous

attendez. Maman a eu des amoureux mais ça n'a pas matché, la balance penchait toujours d'un côté ou de l'autre. Bon allez Pierre, lis-nous le texte sur ta tombe. *Tous ces mots que tu nous as dits resteront gravés à jamais dans notre mémoire.* Quel est le verbe ? Quel est le sujet ? le complément circonstanciel ? Resteront gravés où ? Dans notre mémoire. Ta famille t'aime tellement Pierre qu'ils ont appris tes mots par cœur. Vous voyez, pour apprendre par cœur, il faut aimer. La phrase est à quel temps ? Futur, bien Joséphine. Pourtant c'est le passé, tu as raison Pierre mais lève le doigt avant de parler. C'est donc le futur du passé. Ouh là là ! Mais c'est l'heure de la récréation ! Emilie rentre chez elle. Sa maison fait face au portail du cimetière. Elle défait ses chaussures avant d'entrer, même si le sol n'a pas été récuré depuis des semaines. Sa mère dort encore. Elle vide une boîte de haricots verts dans une casserole et allume le gaz. Elle regarde les foyers de la gazinière, tellement encrassés que parfois des morceaux prennent feu. Elle mange les haricots avec quelques biscottes et rince son assiette à l'évier. Elle revise la bouteille de gaz avant de partir. On ne sait jamais. Sophie a déjà essayé un soir. Heureusement Emilie a senti l'odeur. Depuis elle ne s'endort jamais avant sa maman. Les élèves ne s'impatientent pas sous leurs crucifix, leurs plaques funéraires parfois ornées de roses en céramique ou d'oiseaux en étain, leur petits cailloux blancs. Ils ont tout leur temps pour apprendre. Emilie s'assied sur les cailloux blancs de l'ancêtre Emilie. *Le souvenir est une fleur qui ne veut pas mourir.* Elle a peur d'oublier. Oublier les tables de multiplication, les tableaux de conversion des mesures de longueur, les terminaisons des verbes du troisième groupe. Si elle oublie, si les souvenirs disparaissent en fumée, elle disparaît avec eux ? Combien pèse un souvenir ? Est-ce qu'il nous retient à terre ? Les enfants, il y a combien d'angles droits sur vos tombes ? Combien de jours avez-vous vécu dans toute votre vie ? Une bouteille de whisky coûte onze euros, combien Sophie peut en acheter avec un billet de cinquante euros ? Emilie s'allonge sur les cailloux blancs comme des os rongés et regarde les nuages dans le ciel. De bons matelas duveteux pour les anges. Elle s'endort. La madone au-dessus du clocher veille sur elle et le vieux voisin qui guette de derrière sa fenêtre vient lui apporter une couverture. *Lorsque tu voleras autour de cette tombe, fauvette, chante ta plus douce chanson.*

C'est un hameau qui empile ses secrets devant ses portes comme un tas de bois impeccable. C'est un hameau qui laisse courir des rumeurs comme le vent emporte le linge qui sèche sur les fils. Ceux qui le retrouvent, en bas, ne cherchent pas à savoir à qui il appartient. C'est un hameau mélancolique qui fume les soirs frais et sombres et la fumée de ses cheminées s'élève et se mélange à la brume vaporeuse qui étouffe les sommets comme on étouffe un enfant.

Projet # couleurmaurienne

avec le Syndicat du Pays de Maurienne

"Réenchanter le patrimoine industriel"



Titre : **Danielle, Céleste et Suzanne**

Auteurs : **Les résidents de l'EHPAD**

France, 73 Saint-Jean-de-Maurienne

Qui sait d'où elle venait ? elle ne le savait pas elle-même. Abandonnée à la naissance, elle s'était longtemps frottée à l'inconnu. Elle n'avait qu'un seul ancrage, le nom de sa mère. Une seule bouée, l'Assistance Publique. Voguant de famille d'accueil en maison d'enfants, elle aurait pu dériver et sombrer, mais cela n'avait pas été le cas de Céleste.

Aujourd'hui, pour la chandeleur, Danielle est avec sa petite-fille Lisa et attend quelqu'un pour le goûter. Les bugnes sont sur la table, l'odeur sucrée emplit le salon. Elle a sorti la seule photo qu'elle possédait de Céleste. Lisa est pensive en observant le portrait de cette femme âgée. On sonne à la porte. Danielle accueille son invitée. «Bonjour», «Lisa, je te présente Suzanne». «Bonjour», puis levant la tête, «vous êtes d'où ?» demande-t-elle avec son petit accent savoyard. Suzanne sourit avant de lui répondre. La question de Lisa l'a plongée d'emblée dans celle du destin qui la fait revenir en Maurienne en quête de traces.

Hier, Danielle était au cimetière Beausoleil. Absorbée dans ses pensées, elle était passée devant la tombe de Céleste, sans la reconnaître. Revenant sur ses pas, elle avait vu que le marbre sobre était maintenant couvert de fleurs avec au milieu une plaque «A ma sœur». Quelqu'un se sera trompé de tombe, avait-elle pensé. Troublée, elle était allée s'asseoir sur un banc. Lui étaient revenues en mémoire les paroles de Céleste. «Le jour de mes sept ans, une dame est venue me chercher à la sortie de l'école et m'a emmenée dans une maison d'enfants. C'est seulement là, que j'ai découvert que j'étais sans famille. Jusqu'alors, je ne savais pas que j'avais personne». Elle avait pleuré tout au long de la route qui l'avait menée vers une maison inconnue. Ce jour-là, elle ne l'avait jamais oublié.

Danielle, retraitée de l'Education Nationale, a grandi à Rochenoire. Elle connaît beaucoup de personnes de sa commune et fréquente des résidents de l'Ehpad de La Bartavelle lors de visites amicales. Elle prend le temps de les écouter raconter leur vie d'ouvrier, tantôt à l'usine, tantôt aux chemins de fer. On lui avait signalé Céleste, sans famille, qui ne recevait aucune visite. Avec le temps elles s'étaient apprivoisées. Céleste lui avait parlé de sa «pauvre enfance» qu'elle avait traversée dans une grande solitude. Elle n'avait jamais pu savoir qui étaient ses parents. Le nom de sa mère ne contenait à lui seul aucun visage, aucune voix. Le mot «abandon» avait longtemps résonné dans sa tête.

Le couple qui l'avait gardée jusqu'à ses 7 ans n'avait pas eu d'enfant et menait une vie de labeur. La femme s'occupait des bêtes, deux vaches et un mulet et le mari cuviste travaillait de nuit à l'usine d'aluminium. Il secondait sa femme le jour pour les gros travaux. Céleste, le plus souvent livrée à elle-même, n'avait droit qu'à un bout de pain et un verre de lait pour tout repas.

La seule personne qui l'avait aimée dans sa petite enfance c'était La Brûle, comme on l'appelait. Celui-là était tombé dans une cuve à l'usine. Sa peau avait été rongée. Il n'avait jamais totalement

guéri. Il gardait de vilaines cicatrices. Il vivait seul dans un cabanon, à l'écart des hommes depuis qu'il avait perdu son travail. Elle allait le voir souvent. Il s'était aménagé un atelier où il passait son temps à recoller des objets, à rafistoler des animaux et parfois des cœurs brisés. Il savait raconter des d'histoires. Celle du train fou chargé de bauxite qui avait dévalé la pente à contre-sens et qu'un chauffeur avait réussi à arrêter à St Pierre en sautant sur la machine en marche, elle lui réclamait tout le temps. Cet homme lui avait offert son premier Opinel. Parmi toutes les injustices qu'elle estimait avoir subies, le couteau confisqué par les Sœurs à son arrivée à la Providence comptait pour beaucoup. Elle leur en voulait de n'avoir jamais pu le récupérer à son départ. Elles avaient mis en doute sa parole, prétextant qu'une fillette ne pouvait pas posséder un tel objet.

Dans l'atmosphère austère de la maison d'enfants, les Soeurs lui avait appris à lire. Malgré l'immense jardin qui alimentait la communauté, les repas étaient chiches. En plus des prières imposées à heures fixes, elle devait porter le gros cierge dans les cortèges funéraires qui montaient par tous les temps au cimetière Tosi en longeant le grand jardin de Gust et celui des sœurs de St Joseph. Céleste était souvent punie par les Sœurs qui tentaient de contenir sa rébellion. A 14 ans, elle quittait la Providence avec le Certificat en poche et deux années de couture de couvertures piquées. Elle portait la même robe qu'elle avait à 7 ans !

Puis elle s'était faite embaucher à l'épicerie de St Michel. Pendant la guerre elle avait collé les timbres sur les cartes de rationnement et pendant 5 ans elle avait fait la vente et la manutention, dix heures par jour. Plus tard, elle avait travaillé pour une association d'aide à domicile pour les mères de familles nombreuses. La pilule n'existait pas. Et, à l'époque où les usines recrutaient, le dispensaire de Péchiney l'avait embauchée. Là, elle avait côtoyé nombres d'ouvriers et de cadres et plus particulièrement ceux qui étaient directement en contact avec les gaz fluorés.

Danielle avait écouté passionnément Céleste évoquer la vie des ouvriers de la vallée de l'aluminium. Ces récits la reliaient à ses racines. Cela lui rappelait son père et ses trois huit, la chaleur des ateliers, l'électrolyse, la fabrication des anodes, les poussières noires, le surveillant à l'affût du diagnostique sans conteste de son contremaître observant les cuves «celle-ci fume la pipe !» L'arrivée de la main-d'oeuvre italienne, russe, marocaine, la sirène ponctuant les heures de fin de poste. La vie d'une population rurale de sa chère vallée de plus en plus industrielle. Une vallée touchée par la pollution. Les animaux atteints de fluorose. La vigne dévastée, les forêts alentour nécrosées.

Au sortir de sa rêverie, une femme s'était approchée d'elle avec le sourire, tellement contente de trouver quelqu'un. Elle s'était tout de suite présentée «Bonjour, je m'appelle Suzanne. Vous connaissiez Céleste ?... Je suis sa demi-sœur»... Silence... C'était incroyable ! Danielle n'en revenait pas ! Troublée, elle peinait à lui expliquer qui elle était et pourquoi elle était là.

Suzanne a trouvé enfin quelqu'un avec qui partager ce qui vient de lui arriver. Elle a fait 500 km pour venir jusqu'ici. Elle a raconté comment, à la suite d'une recherche d'héritier, le notaire l'avait contactée pour lui annoncer une révélation de succession. Le choc ! Du jour au lendemain, elle avait appris qu'elle n'était pas fille unique comme elle l'avait toujours pensé, mais que sa mère avait mis au monde un premier enfant puis abandonné et confié à l'Assistance Publique. «Vous vous rendez compte, j'ignorais tout jusqu'à cette lettre du notaire ! Ma mère est morte avec son secret». Depuis un mois, Suzanne était partie en quête de traces... «Une demi-sœur !» Danielle s'attendait à ce que Suzanne lui pose des questions sur Céleste et sur sa vie. Mais elle avait besoin de se raconter. Danielle l'a invitée à venir goûter chez elle. Elle pourrait ainsi lui donner quelques fils pour raccommoder cette soudaine déchirure et l'aider à retisser son histoire familiale.

À l'heure du thé, Suzanne goûte les bugnes et raconte sa vie. Petite, elle a grandi seule avec sa maman. «J'ai trois enfants mais pas encore de petits-enfants», dit-elle le regard tourné vers la jeune Lisa. «Mon mari était un enfant de la DDASS. Il a passé beaucoup de temps à faire des recherches pour retrouver ses parents». Danielle s'étonne de la répétition dans les parcours de vie ! Petite, Céleste aurait aimé faire des recherches mais elle ne le pouvait pas, et plus tard, c'était trop tard.

Le mari de Suzanne avait travaillé à la SNCF. Il triait les wagons à Modane. La dernière gare avant la frontière italienne. Il cotoyait les transitaires qui s'occupaient du dédouanement des denrées périssables. A cette époque la France exportait des vaches vers l'Italie et importait des chevaux aveugles qui travaillaient dans les mines de Yougoslavie. Tout passait par la gare de Modane.

Aujourd'hui, Suzanne habite sur la côte d'azur. Elle réalise qu'elle a vécu bien proche de sa demi-sœur mais à l'époque, le destin n'a pas permis qu'elles se rencontrent.

Depuis sa place, Danielle est émue de pouvoir lui transmettre quelque chose de l'existence de Céleste et notamment la dignité qui émanait de sa personne. Elle était restée intègre et droite malgré des conditions de vie difficiles, avec des gens qui n'avaient pas été tendres avec elle. Elle avait toujours refusé le mariage. Elle voulait être libre ! Son travail à l'usine lui avait permis de gagner sa vie et de rester indépendante. Elle s'y était tenu jusqu'au bout. Ne plus jamais subir ! c'était ça que Danielle avait ressenti chez elle au fil de leurs conversations.

Elle lui parle de Céleste, Suzanne lui raconte des souvenirs de sa mère. De nouvelles représentations prennent corps dans leurs pensées. Suzanne met en perspective sa vie à la lueur de ce qu'elle vient d'entendre. Danielle ne peut pas tout dire à Suzanne le premier jour, elle lui dira une autre fois. Elles ont échangé leurs adresses. Elles comptent se revoir. Suzanne emporte avec elle la photo de sa soeur soufflant sa bougie d'anniversaire à l'Ehpad.

Lisa occupée à dessiner écoute leur conversation. Elle ressent combien sa grand-mère est émue par cette rencontre improbable. Aujourd'hui grâce à ces deux femmes, elle découvre un pan de l'histoire de sa chère Maurienne. Elle a bien envie d'en savoir davantage. Elle sait maintenant qu'elle pourra interroger sa mamie aussi sur Paul Hérault, dont le lycée porte son nom. Le lycée où elle ira au mois de septembre. D'un regard chargé d'espérance, elle aperçoit par la fenêtre, les derniers rayons de soleil éclairant le flanc des mamelles de Beaune.

Titre : Un Futur incertain

Auteur : Lilia Bouarab

Lycée Paul Hérault Saint-Jean-de-Maurienne

Il est 6h30, je me lève en sursaut à cause du bruit insupportable de mon réveil. Je descends préparer le petit déjeuner pour mon frère et moi, mon père est sur le point de partir travailler il est en retard et est à deux doigts de rater son Tramfly (c'est un tramway volant). Depuis la mort de ma mère je suis habituée à ne pas le voir de la journée et de devoir m'occuper de mon petit frère.

Mon père travaille dans une usine nommée Trimet, elle se situe à Saint-Jean-de-Maurienne et était anciennement réputée pour sa production d'aluminium mais aujourd'hui elle a un rôle bien plus important en France, elle est surnommée « l'usine du futur » car elle est spécialisée dans la recherche et la production de matériaux pour confectionner des robots.

Comme tous les jours avant d'aller en cours je jette un coup d'œil dans la boîte aux lettres, c'est une vieille habitude que je garde depuis des années même si aujourd'hui nous ne recevons plus rien sur papier et que tout est numérique. Mais à ma grande surprise je vois une enveloppe à l'intérieur dessus il est écrit mon nom. Je décide donc de la prendre et de la mettre dans mon sac et sans perdre plus de temps je file prendre mon bus par peur de le rater.

J'ai vraiment hâte de finir mon année et de pouvoir quitter le lycée, je ne me suis jamais sentie à ma place ici et je ne m'entends avec personne mis à part mon meilleur ami Benoit. On s'est rencontrés en seconde quand il s'est assis à côté de moi en cours de mathématiques, et depuis nous restons ensemble la plupart de temps. Après avoir passé un lundi comme tant d'autres, je rentre enfin chez moi pour faire mes devoirs et préparer le dîner pour mon frère et mon père, puis je monte ensuite dans ma chambre et m'empresse d'ouvrir l'enveloppe que j'ai reçue ce matin.

En regardant bien je remarque qu'au dos il est écrit « pour Briana Stolen uniquement » c'est la première fois que je reçois une lettre qui m'est désignée en dehors de celles que m'envoie ma grand-mère pour mon anniversaire ou Noël. Dans l'enveloppe il y a cinq lettres toutes numérotées en haut de page, je commence donc la lecture de la première.

« Ce que tu es sur le point de lire va sûrement te sembler irréaliste mais je t'en prie lis jusqu'au bout, tu es notre seul espoir.

Avant tout laisse moi me présenter, je m'appelle Briana Stolen j'ai 19 ans et nous sommes en 2023 au moment où j'écris cette lettre.

Au cas où tu ne l'aurais pas deviné je suis ton « toi » du futur.

Je ne vais pas perdre plus de temps en t'expliquant les lois de la science sur les repères spatio-temporels et les voyages dans le temps mais l'heure est très grave.

Dans moins de trois semaines, l'usine où travaille papa va commencer à réaliser des expériences et les tester sur leurs ouvriers afin de les transformer en robots humanoïdes, ils vont donc être les premiers cobayes. Bien sûr personne ne sera au courant car cette affaire sera classée secret défense par l'État et le pire dans tout ça c'est que suite à ces expériences leur mémoire va être effacée et plus personne ne se souviendra d'eux. Comme s'ils n'avaient jamais existé. Et ce n'est pas tout, si tu n'agis pas cela risque de créer une faille spatio-temporelle et d'ouvrir un autre monde parallèle.

Alors s'il te plaît sauve le futur et papa, je ne veux plus avoir les regrets que j'ai aujourd'hui et que tu auras plus tard. Tout ce qu'il te suffit de faire c'est de suivre les indications écrites dans la lettre. »

Après avoir fini de lire je me sens abasourdie, c'est bien entendu irréalisable, si il était possible de voyager dans le temps on le saurait déjà, honnêtement je trouve cette blague de très mauvais goût même si je dois reconnaître que la personne qui me l'a faite a beaucoup d'imagination ! Bizarrement une partie de moi me dit de ne pas la jeter je la range donc dans le tiroir de mon bureau.

Mon père vient de rentrer du travail je descends donc pour réchauffer le dîner mais je remarque que mon père n'est pas comme d'habitude, il a une mine affreuse et il n'a pas l'air dans son assiette. Ce soir-là, à table je n'ai pas osé demander à mon père ce qu'il avait, ni même parler de la lettre.

Au moment de dormir il est impossible pour moi de fermer l'œil, beaucoup trop de questions sans réponses tournent dans ma tête ; et si ce qui est écrit dans la lettre est vrai ? Vont-ils vraiment transformer leurs ouvriers en humanoïdes ? Dans quel but ? Pourquoi ? à force de me questionner je trouve tant bien que mal le sommeil.

Une semaine déjà est passée depuis cette histoire de lettres j'y ai pensée tous les soirs mais je ne voulais pas lire la suite, j'essayais au maximum de me concentrer sur mon bac surtout que ces derniers jours mon père n'avait vraiment pas l'air d'aller bien. Mais là en ce vendredi soir j'ai succombé à la tentation et je commence donc la lecture de la deuxième lettre.

« Voici la lettre numéro deux, me connaissant tu as dû attendre au moins une semaine avant de la lire.

Il te reste à présent moins de deux semaines avant d'agir, cette semaine tu as dû remarquer que papa n'allait pas très bien, à l'époque je n'avais pas osé lui demander ce qu'il se passe mais aujourd'hui je regrette, alors s'il te plaît essaye de savoir ce qu'il se passe il te dira peut-être la vérité. Il ne nous reste vraiment pas beaucoup de temps, j'espère t'avoir convaincue d'agir avant que tu oublies son existence, fais vite je t'en prie. »

Même après avoir lu la seconde lettre je ne suis toujours pas convaincue, enfin c'est ce que j'essaie de me faire croire, parce qu'au fond je sais que c'est vrai mais j'essaie de me mentir à moi-même, j'en suis consciente. Ça doit sûrement être une pure coïncidence, ou alors c'est peut-être mon frère qui me fait une blague, étant donné qu'il est passionné de science-fiction il a dû essayer de me faire peur. Dans la panique j'essaie de trouver la moindre excuse qui me vient en tête pour me persuader que cette histoire est fausse. Je range les lettres et vais dormir. Les jours passent et j'y pense de moins en moins, mon père va beaucoup mieux, ce qui me rassure, tout est revenu à la normale à présent. Le bac approche j'ai donc consacré ces dernières semaines aux révisions.

Ce soir Benoit vient chez moi dîner parce qu'après nous allons au nouveau cinéma volant de la ville regarder un film d'horreur, mon père ne travaille pas aujourd'hui il s'est proposé pour aller chercher des pizzas pour ce soir. En rentrant je ne le trouve pas à la maison et il ne répond pas au téléphone non plus, il est sûrement allé faire des courses. Il est 19h passées, et Benoit ne va pas tarder à arriver et j'ai toujours zéro nouvelles de mon père je décide donc de demander à mon frère.

« Julien tu sais où est passé papa ? Il ne répond pas et il n'est pas à la maison depuis tout à l'heure. - Hein ? Mais de quoi tu me parles ? et c'est qui papa ? » me répond-il avant de retourner à son jeu. Sa réaction est vraiment bizarre mais c'est vrai que maintenant qu'il le dit, qu'est-ce que je cherche depuis tout à l'heure et c'est qui papa ? Oh non serais-je en train d'oublier ? La lettre disait donc vrai...

Titre : L'amour trafiqué

Auteurs : Agathe Bertolo et Louise Ratel

Lycée Paul Héroult Saint-Jean-de-Maurienne

Tout commence à la gare de la petite ville du nom de Saint-Jean de Maurienne, au cœur de la Savoie. Edgar Dubois pose ses valises sur le quai et embrasse ses parents qu'il n'a pas vus depuis deux ans. En effet l'homme d'une cinquantaine d'années a un boulot prenant car il est le plus grand enquêteur de Paris. Bien que ses atouts physiques soient à son avantage il n'a eut que des conquêtes de courte durée et n'a jamais goûté au grand amour. A son arrivée il retrouve sa ville natale, calme et paisible. Ses parents le ramènent à la maison et il compte bien profiter de son mois de vacances pour retrouver ses racines.

Le lendemain matin Edgar décide d'aller au marché où il allait tous les samedis avec sa mère quand il était enfant. Il déambule dans les allées entre le maraîcher, le boucher et ses poulets rôtis, le fleuriste, le fromager vendant le Beaufort ainsi que le boulanger. Il hume ces bonnes odeurs en se rappelant ses doux souvenirs d'enfance. Edgar aperçoit un vieil ami sur une terrasse et décide d'aller partager un café avec lui. Ces moments de plaisir lui avaient manqué. Jaques et lui discutent et en arrivent au sujet préféré de ce dernier : l'écologie. Edgar, à ses heures perdues, écrit quelques articles bénévolement sur la planète dans le journal « Terraeco ». Son ancien camarade d'école lui explique que le niveau d'eau du lac du Mont-Cenis baisse de plus en plus vite. C'est une situation inquiétante. Très intéressé, notre enquêteur décide d'aller sur place pour en savoir plus. Après une heure et demie de voiture il ne reconnaît pas le lac où il se baignait petit. On commence à voir des cailloux qui émergent du fond. Edgar décide d'interroger les locaux qui lui expliquent qu'ils pensent que c'est à cause du réchauffement climatique. Après réflexion il regarde des archives du lac et se rend compte qu'il y a une autre raison à ce phénomène. Il met de côté ses pensées car ce soir il a un repas avec les amis de ses parents. Pour marquer ce repas d'une pierre blanche, il décide d'aller s'acheter un beau costume.

Sur son chemin vers la boutique il croise la plus belle femme qu'il n'ait jamais vu. C'est le coup de foudre ! Cette jeune demoiselle est grande, brune aux yeux noirs. Son nez est fin et sa bouche pulpeuse. Son maquillage simple, la met parfaitement en valeur. L'eyeliner qu'elle porte au coin de l'œil sublime son regard ténébreux. Ses belles boucles noires tombent sur ses épaules jusqu'en bas du dos. Elle déborde de charisme avec son air de dolce vita. En effet, elle semble typée italienne. Elle est vêtue d'un jean droit bleu foncé et d'un manteau long noir. Son beau collier doré finit de l'embellir. Elle semble n'avoir pas plus d'une trentaine d'années. Edgar la regarde bouche bée par sa splendeur. En une poignée de secondes, il est, pour la première fois, tombé amoureux. Il l'admire jusqu'à ce qu'elle disparaisse de son champ de vision. Qui était donc cette belle brune ? Il ne connaît rien d'elle et pourtant il pense à elle durant tout le trajet. Le seul détail qui renseigne Edgar est le badge de l'usine de la ville, « Trimet », qui dépassait de la poche de son manteau. Une fois ses achats terminés il rentre chez lui pour dîner avec l'ami de ses parents qui est aussi le patron de cette usine: Mr Roberto Da Costa. Il reprend ses esprits devant les invités pour parler de l'écologie, sa passion :

« L'usine pollue-t-elle? questionne Edgar.

- Oui évidemment elle pollue, cela reste une industrie mais nous sommes activement engagés dans le développement durable car l'aluminium se recycle indéfiniment, rétorqua Mr Da Costa. »

D'ordinaire, Edgar déteste les patrons d'usine car ils se moquent très souvent de l'écologie mais cette fois-ci il apprécie l'honnêteté de Roberto.

« Avez vous entendu parler de l'inquiétante baisse du niveau d'eau au Mont Cenis ? continue l'enquêteur.

- Oui, étrange phénomène... répond-t-il. »

Pendant quelques secondes il soupçonne un lien entre Roberto et le manque d'eau du lac. Mais quelle pensée idiote : l'aluminium n'a pas besoin d'être hydraté !

Ils continuent à parler toute la soirée de tout et de rien. Les deux hommes discutent jusqu'à tard. Edgar et Mr Da Costa commencent à bien s'apprécier au point que ce dernier propose à notre enquêteur de visiter l'usine le lendemain matin.

Le lendemain matin notre enquêteur se rend au point de rendez où Roberto l'attend. Ils se saluent puis entament leur visite. Le patron lui montre les départs de trains qui transportent l'aluminium. Toute de suite un détail frappe Edgar. La production par jour annoncée hier soir au repas est beaucoup trop faible par rapport au nombre de trains qui partent. Rien d'inquiétant, mais tout de même. Le reste de la visite se passe assez bien et il est heureux de savoir que Mr Da Costa n'a pas menti sur l'écologie. Ce dernier lui fait visiter une bonne partie de l'usine : la fonderie, l'électrolyse, l'administratif... Il adorait voir le plus grand hangar, celui des stocks, mais malheureusement il doit rester confidentiel. Il passe presque trois heures dans l'usine puis rentre chez lui. Mais il y a une pensée qu'il ne peut pas enlever : c'est celle de la belle brune d'hier. Qui est-elle ? Travaille-t-elle vraiment à Trimet ? Comment pourrait-t-il la retrouver ? Il n'y arrivera pas. Mais comment pourrait-il l'oublier ? Impossible !

Tant de questions sans réponses se répètent dans sa tête... Il décide d'aller dormir. Au petit matin il se lève et décide d'aller faire une randonnée. Arrivé au sommet de la montagne qui surplombe la ville, la vue est magnifique. De la fumée sort des cheminées de l'usine. Une délicate odeur de foin brûlé caresse ses narines. Ses pensées se libèrent. « Elle descend de la montagne à cheval... » chante-t-il en rebroussant chemin. En passant devant l'usine il voit Mr Roberto et lui fait signe. Il est accompagné d'un grand homme aux cheveux noirs, très barbu et poilu. Il est musclé et sa peau est noircie de tatouages. De loin il a l'air d'être typé sud américain. En se rapprochant d'eux, Da Costa lui présente Mr El Paso, le directeur de la sécurité de l'usine. Il est si musclé, quel homme effrayant et viril ! Roberto profite de cette rencontre pour dire :

« Mon petit Edgar ! J'organise un gala pour les cent ans de l'usine... J'aimerais beaucoup que vous soyez là ! En plus il y aura ma femme, j'ai très envie de vous la présenter ! » lui dit-il.

- Avec plaisir, dit-il, je serai ravi de la rencontrer ! »

En réalité Edgar est très content de pouvoir sortir son beau costume acheté l'autre jour.

Il rentre chez ses parents, se douche et se prépare car l'heure du gala approche. En arrivant devant l'usine, il est frappé par la beauté et la décoration du lieu. Il doit être un des derniers invités à arriver car il y a beaucoup de monde. Il balaye les gens du regard quand tout à coup il l'aperçoit. Elle est là dans sa belle robe de satin rouge ! Sa première pensée est d'aller lui déclarer sa flamme. Il s'approche d'elle. Mais que peut-il lui dire ? Il marche d'un pas assuré mais panique de l'intérieur. Il est de plus en plus près. Leurs regards se croisent et le coup de foudre est toujours présent. Ce regard lui permet de savoir qu'elle n'est pas insensible à son charme. Cela le reconforte donc il se lance :

« Euh...bonjour Madame...réussit-il à bafouiller rongé par le stress. Je vous ai croisée l'autre jour et je dois vous avouer que je suis complètement sous votre charme. Et je désespérerais de ne plus jamais vous revoir. »

Elle le regarde avec un sourire ému et le prend par la main puis part vers l'intérieur de l'usine. Il la suit fou de joie. Ils ouvrent le fameux hangar des stocks. Ils commencent à discuter dans un endroit sombre. Ils sont sur une passerelle étroite et en dessous d'eux se trouve le vide. Edgar aperçoit au sol des grands containers couverts par des bâches opaques. Elles doivent sans doute contenir l'aluminium. Les deux bavardent. Plus la discussion avance plus ils commencent à avoir des sentiments l'un pour l'autre. Un court blanc s'installe. C'est sa chance, Edgar s'approche... Sa bouche effleure ses lèvres pulpeuses. Il hume son doux parfum vanillé. Quand tout à coup le bruit sourd de la porte contre le métal claque dans toute la pièce et une voix s'écrit :

« Que faites vous dans cette pièce interdite enlacé dans les bras de ma femme ? ! »

Notre enquêteur plisse les yeux et aperçoit Mr Da Costa. Ce dernier a une arme dans la main. Sans avoir le temps de réfléchir un coup de feu retentit. Effrayé, Edgar tombe par dessus la barrière, il atterrit dans le conteneur et troue la bâche. Il est étouffé par une odeur. Il n'est pas tombé dans

l'aluminium puisqu'il est toujours vivant. Il se sent comme dans une piscine à boules. Il attrape la matière qui l'entoure. Il la regarde dans la pénombre. « Mais-qu'est-ce ? se dit-il ». Il regarde encore et dans la pénombre aperçoit : du cannabis séché ! Tout s'explique, l'eau du lac sert à hydrater les plants, les trains trop nombreux pour les transporter, Mr El Paso est un trafiquant... Mais pire dans tout ça la femme dont il est tombé amoureux est celle de Roberto. Da Costa était en fait le Pablo Escobar de la Savoie !



Concours d'écriture de nouvelles 2021

"Écrire son territoire"

L'Association Le Colporteur, organisatrice du 31^e Salon du Livre d'Hermillon (10 et 11 octobre 2020), vous invite à participer au **concours d'écriture de nouvelles autour du thème : "Intrigues et vous"**, organisé en partenariat avec la Fourmière de Saint-Jean-de-Maurienne (centre social).

Règlement :

1. Le concours est ouvert du 1^{er} février au 31 juillet 2021.
2. La participation au concours est libre.
3. Le concours est ouvert à tous sans limite d'âge.
4. Une catégorie "Jeunes de moins de 16 ans" peut être créée en fonction du nombre de nouvelles reçues.
5. Les textes doivent impérativement parvenir aux organisateurs **avant le 31 juillet 2021, minuit**.
6. Chaque participant ne peut présenter qu'un seul texte.
7. Un texte peut être collectif.
8. Le texte de la nouvelle ne doit pas excéder 10 000 caractères (espaces compris).
9. Le texte doit être rédigé en police arial de taille 12, interligne 1,5, marges 1 cm.
10. Le non-respect des points 8 et 9 entraînera un classement du texte hors concours.
11. Le tapuscrit doit être envoyé impérativement en **format papier et informatique** par mail aux adresses indiquées ci-dessous.
12. Le texte doit comporter un titre et aucun signe distinctif.
13. Chaque page doit être numérotée et comporter le titre de la nouvelle.
14. Pour garantir l'anonymat, le texte sera accompagné d'une feuille volante sur laquelle seront inscrits : Le nom et les coordonnées de l'auteur, la mention "moins de 16 ans" ou "plus de 16 ans" le cas échéant, ainsi que le titre de la nouvelle.
15. Un jury récompensera les auteurs des textes les plus appréciés lors de la remise des prix le dimanche 10 octobre au Salon du Livre d'Hermillon. Les critères de notation retenus sont : le respect des règles de langue (il est permis de ne pas faire de faute d'orthographe), la qualité et l'originalité du style, la prise en compte de la thématique, la qualité des personnages, la qualité de la chute, l'impression générale.

Tapuscrits à envoyer avant le 31 juillet 2021 à :

Association Le Colporteur
564 route de la cascade
73300 HERMILLON
salon@hermillon.net

Renseignements au 04 79 59 64 82 et salon@hermillon.net



CONCOURS D'ÉCRITURE DE NOUVELLES 2021



L'Association Le Colporteur, organisatrice du 32^{ème} Salon du Livre d'Hermillon (9 et 10 octobre 2021), vous invite à participer au :

Concours d'écriture de nouvelles autour du thème : « Ré-enchanter le patrimoine industriel »

En partenariat avec l'association GEM Rebond et la Maison Sociale du Département – Maurienne, le concours propose aux participants de mettre en récit le patrimoine industriel maurienais, qui fait l'objet du projet d'action culturelle #Couleur Maurienne mis en place par le Syndicat du Pays de Maurienne.

Règlement :

1. Le concours est ouvert du 1^{er} mars au 31 juillet 2021.
2. La participation au concours est libre.
3. Le concours est ouvert à tous sans limite d'âge.
4. Les textes doivent impérativement parvenir aux organisateurs **avant le 31 juillet 2021 minuit**.
5. Chaque participant ne peut présenter qu'un seul texte.
6. Une nouvelle peut être collective.
7. Le texte de la nouvelle ne doit pas excéder 10 000 caractères (espaces compris).
8. La nouvelle doit être rédigée en police Arial de taille 12, interligne 1,5, marges 1,5 cm.
9. La nouvelle doit être envoyée **impérativement en format papier et informatique** (format .odt ou .doc) aux adresses indiquées ci-dessous.
10. Le non-respect des points 8, 9 et 10 entraînera un classement de l'œuvre hors concours.
11. Le texte doit comporter un titre et aucun signe distinctif.
12. Chaque page doit être numérotée et comporter le titre de la nouvelle.
13. Pour garantir l'anonymat, le texte sera accompagné du **formulaire titre – coordonnées**, à télécharger sur la page dédiée au concours sur le site Internet salon-du-livre.fr. Avec cette inscription, le participant s'engage à valider intégralement le règlement.
14. Un jury récompensera les auteurs des nouvelles les plus appréciées lors de la remise des prix le dimanche 10 octobre 2021 au Salon du Livre d'Hermillon.

Les critères de notation retenus sont : **le respect des règles de langue (il est permis de ne pas faire de faute d'orthographe), la qualité et l'originalité du style, la prise en compte de la thématique, la qualité des personnages, la qualité de la chute, l'impression générale.**

Textes à envoyer avant le 31 juillet 2021 à :

Association Le Colporteur
564 route de la cascade - Hermillon
73300 LA TOUR-EN-MAURIENNE
salon@hermillon.net

Renseignements au 04 79 59 64 82 et salon@hermillon.net





Remerciements

L'Association Le Colporteur tient à remercier,

- Les auteurs des nouvelles,
- Les membres du jury pour leurs lectures attentives et bienveillantes,
- Sylvie Godard, chargée de Développement Culturel pour le Syndicat du Pays de Maurienne,
- Pauline Sivera, professeur documentaliste pour le lycée Paul Héroult de Saint-Jean-de-Maurienne,
- Elisa Fuksa-Anselme, pour la réalisation de ce livret.



Mot de la Marraine

Je l'avoue, quand on m'a donné le thème du salon d'Hermillon cette année, j'ai levé les yeux au ciel. Le territoire ? Un thème bateau, fourre-tout, rebattu, bref, un casse-tête pour celui qui va écrire un petit mot d'introduction en se demandant comment trouver quelque chose d'un peu original à raconter. Original, je n'ai pas. En revanche, en réfléchissant à ce thème, je me suis rendu compte assez vite qu'il était bien moins banal que je l'avais cru.

Le territoire est un dérivé de la terre. La nôtre, celle où nous vivons, non pas au sens de la planète mais de notre bout de jardin, notre bout de canton, notre bout de pays. Encore que la planète comme territoire, ce n'est pas insensé, c'est une question de point de vue – immense. Ce qui me fascine dans le territoire, c'est ce qui ne se dit pas : c'est l'appartenance. Quand je parle de territoire, c'est pour désigner un espace occupé par des êtres, hommes, bêtes, autre chose peut-être. Un coin qui leur appartient, qu'ils ont conquis parfois, où ils ont trouvé des conditions de vie favorables,

ou tout simplement possibles, mais avant tout un endroit à eux. Cela n'empêche pas de le partager. Mais quand on dit : « c'est mon territoire », ce n'est pas rien. Ça a de la force, de l'ancrage, des racines.

Ce territoire nous appartient. Cela marche dans les deux sens cependant : souvent, nous lui appartenons aussi et nous en sommes heureux, fiers – parfois nous nous en sentons prisonniers et nous rêvons de le quitter parce que nous pensons que notre territoire est ailleurs. Dans tous les cas cela fait partie de nous, cela nous constitue. Être de nulle part est un défi que je ne saurais pas relever. Le territoire peut être grand comme le monde ; parfois il se réduit à l'espace d'une chambre ou même, dans une chambre à plusieurs, à son propre lit. Il est là où je me sens chez moi, l'immensité d'un pays ou le terrier que je me suis fait quelque part.



Les livres parlent fréquemment de territoire. Il faut dire que ça s'y prête : des paysages grandioses qui emmènent le lecteur en voyage, des petits bois sombres qui inquiètent, des cités de caïds où on tue pour faire sa place, une maison dans laquelle se passe quelque chose d'incroyable, un quartier, une famille, un couple – le territoire est un sujet romanesque infini, qu'il soit le décor ou qu'il soit l'intrigue. Cette édition est l'occasion d'en découvrir bien des facettes. Souvenez-vous que sa racine étymologique est la même que terrine ou terrasse : tout un programme, non ?

Sandrine Collette